

Krzyszyna Modrzejewska

LES ÉMOTIONS DE L'ELECTRE GIRALDUCIENNE

Les émotions, importantes pour nous orienter sur le plan psychique, nous montrent comment nous sommes atteints par les événements, combien nous sommes touchés (Larivey, 2002: 20-21). L'expression des émotions, bien qu'on en parle de l'universel, il semble qu'il en existe la spécificité culturelle (cf. Strelau, 2000; Ekman, Davidson, 1998)¹. Néanmoins, parler d'émotion d'Electre paraît assez facile car sa figure est bien connue de l'Antiquité, son histoire aussi, ainsi qu'en elle la vengeance qui suit la mort de son père Agamemnon. La haine comme le sentiment dominant ce personnage, la haine pour sa mère et la grande admiration pour son père étaient si intensives qu'elles décrivent dans notre culture certaines attitudes humaines appelées complexe d'Electre.

Et cependant Jean Giraudoux dans sa pièce *Electre* (1937) témoigne que parler des émotions d'Electre n'est pas aussi facile que l'on s'imagine à première vue. Il les passe par les filtres et les philtres. Les premiers se traduisent par la tradition, les seconds résultent de son expérience conjugale et amoureuse (Modrzejewska, 2009: 57-72; Teissier, 2009; Body, 1986: 101-136).

Si Jean Giraudoux, germanophile et diplomate, convaincu que la guerre est irrévocable, a puisé dans ce mythe en 1937, pour illustrer dans le message de son drame sa conception de la justice intégrale, c'est encore pour valoriser, revaloriser ce personnage, ses réactions, le montrant dans le nouveau contexte. Cette habitude ne concerne pas seulement Giraudoux, mais tous les auteurs qui au cours de longue histoire de la littérature – de la culture – ont trouvé dans l'histoire d'Electre la riche source d'inspiration pour exposer leurs propres idées, pour montrer leur vision du monde (Brunel, 1995).

¹ Les résultats de la recherche prometteuse prouvent les différences culturelles dans l'expression des émotions, mais ne concernent pour l'instant que les cultures: européenne, américaine, asiatique (japonaise). L'analyse élargie est en élaboration.

Dans le cas de Giraudoux la première innovation consiste en présentation d'Electre comme une « femme à histoires ». Il a forgé cette notion intéressante relative à la jeune femme qui se révolte contre l'injustice du monde, mais surtout contre son hypocrisie. Sa présence fait peur, inquiète, angoisse. On sent qu'Electre va se déclarer en Electre. Et les dieux l'ayant remarqué peuvent se venger sur Argos. C'est pourquoi, pour cacher les émotions négatives d'Electre – le mépris, le dédain, Egisthe va la marier avec le Jardinier. Celui-ci par sa bonté naturelle, car sa situation ne lui donne aucune occasion d'être agressif, symbolise la tranquillité, la paix, l'équilibre, l'harmonie. Une telle attitude permet de maîtriser, calmer les réactions d'Electre, tout le temps excitée, agitée, prête à la guerre avec le monde pour garantir la justice, pour faire punir les coupables, responsables de la mort de son père.

Le comportement d'Electre est commenté par les personnages de la pièce, inventés par Giraudoux – Le Mendiant et Le Président. Ce dernier constate que dans la vie tout a plutôt tendance à s'arranger : « La peine morale s'y cicatrice autrement vite que l'ulcère, et le deuil que l'orgelet » (Giraudoux, 1991 : 592)². C'est l'activité de la *femme à histoires* qui ne le permet pas. C'est elle qui cause l'enfer interdisant l'oubli de crime, de mensonge, de vice ou d'adultère. C'est elle qui bloque le processus naturel de l'humanité qui est « toute propension vers le compromis et l'oubli » (E, p. 592). C'est elle qui ne permet pas aux coupables d'oublier leurs fautes, aux vaincus d'oublier leurs défaites, aux vainqueurs leurs victoires, qui ne permet pas que l'existence « s'écoule douce, correcte, les morts s'oublient, les vivants s'accommodent d'eux-mêmes », qui fait maintenir des malédictions, des brouilles, des haines.

Défendue par l'Étranger, nommée la conscience de la nation qui sauve le monde de l'égoïsme, elle est accusée par Le Président car ces qualités d'Electre excluent le bonheur :

Admettons qu'elle soit ce que tu dis, la justice, la générosité, le devoir. Mais c'est avec la justice, la générosité, le devoir, et non avec l'égoïsme et la facilité, que l'on ruine l'État, l'individu et les meilleures familles. [...] Parce que ces trois vertus comportent le seul élément vraiment fatal à l'humanité, l'acharnement. Le bonheur n'a jamais été le lot de ceux qui s'acharnent. Une famille heureuse, c'est une reddition locale. Une époque heureuse, c'est l'unanime capitulation (E, pp. 592-593).

² J. Giraudoux, « Electre », in : J. Giraudoux, *Théâtre complet...* Les citations de cette édition signées (E, numéro de la page).

Selon Le Président Electre, « la plus grande innocence de Grèce » (E, p. 593), qui va chaque nuit sur la tombe de son père, ressemble au pêcheur qui la veille de sa pêche dispose ses appâts :

Et chaque soir, elle va ainsi appâter tout ce qui sans elle eût quitté cette terre d'agrément et d'accommodement, les remords, les aveux, les vieilles taches de sang, les rouilles, les os de meurtres, les détritrus de délation [...]. Quelque temps encore, et tout sera prêt, tout grouillera [...]. Le pêcheur n'aura plus qu'à passer (E, p. 593).

Le Président continue son discours prouvant que la haine d'Electre est si forte qu'elle empêche le déroulement naturel de l'histoire des hommes où sur les fautes, les manques, les crimes ainsi que sur la vérité,

s'amasse journallement une triple couche de terre, qui s'étouffe leur pire virulence : l'oubli, la mort, et la justice des hommes. Il est fou de ne pas s'en remettre à eux. C'est horrible, un pays où, par la faute du redresseur de torts solitaire, on sent les fantômes, les tués en demi-sommeil, où il n'y a jamais remise pour les défaillances et par les parjures, où imminent toujours le revenant et le vengeur. Quand le sommeil des coupables continue, après la prescription légale, à être plus agité que le sommeil des innocents, une société est bien compromise (E, p. 593).

Cette force, les fluides, l'ambiance, l'aura autour d'Electre, Le Président les décrit avouant qu'à chaque rencontre avec elle, il sent s'agiter en lui les fautes qu'il a commises au berceau. Les points d'exclamations dans son propos montrent qu'il n'arrive plus à parler d'Electre sans émotion :

Les morts ! Ah ! Le les entends les morts, le jour où leur sera annoncée l'arrivée d'Electre. Je les vois, les assassinés demi-fondus déjà avec les assassins, les ombres des volés et des dupes doucement emmêlées aux ombres des voleurs, les familles rivales éparses et déchargées les unes dans les autres, s'agiter et se dire : Ah ! mon Dieu, voici Electre. Nous étions si tranquilles ! (E, p. 594).

La vérité qu'elle garantit, fait peur aussi car Le Président est convaincu que, dans quelques jours, elle sera capable de découvrir cette vérité que, même dans la famille tranquille, estimée, en pleine ascension :

- j'invente au hasard - que notre vieille tante a étranglé jeune fille son nouveau-né, pour qu'on le révèle à son mari, et, afin de calmer cet énerguemène, qu'on ne doive plus rien lui celer des attentats à la pudeur de son grand père (E, p. 594).

Une telle argumentation ne laisse pas de doute que la haine d'Electre est très dangereuse pour la famille des Atrides, famille heureuse, puissante et satisfaite. Sa recherche de la justice intégrale ruinera cette famille. Même Egisthe ne cache pas son inquiétude devant Le Mendiant :

Mon cher hôte, ne nous égarons pas. Je ne dissimule point qu'Electre m'inquiète. Je sens que les ennuis et les malheurs abonderont du jour où elle se déclarera, comme tu dis, dans la famille des Atrides. Et pour tous, car tout citoyen est atteint de ce qui frappe la famille royale. C'est pour cela que je la passe à une famille invisible des dieux, amorphe, et dans laquelle ni ses yeux ni ses gestes n'auront plus de phosphore, où le ravage restera local et bourgeois, à la famille des Théocathoclès (E, p. 603).

Les énoncés des personnages, sensibles et conscients des menaces et des dangers, prouvent que les émotions d'Electre les inquiètent, leur font peur. Elle est imprévisible dans son expression, mais on sait qu'il n'y a pas de solution pour la calmer, pour l'adoucir. Surtout que le danger le plus grand et le moins prévisible soit la vengeance des dieux sur la cité.

Le Président, à double titre, comme son cousin éloigné et le second président du tribunal, conseille au Jardinier de ne pas épouser Electre (E, p. 591), car selon lui « Electre au jardin, c'est la justice et la mémoire entre les fleurs, c'est la haine » (E, p. 594).

Jean Giraudoux très sensible à la paix du foyer, au bonheur figuré par l'union du couple, présente dans sa tragédie quatre couples, tous les quatre menacés au point de disparaître. Celui que devaient constituer Electre et le Jardinier n'aura pas d'existence. Il heurtait les conventions sociales et la morale. Celui que forment depuis dix ans – hors mariage – Egisthe et Clytemnestre se brise par la faute d'Electre et de sa curiosité. Celui du Président et d'Agathe se dissout brutalement, mais cette union ne fut jamais solide. Elle est empêtrée au quotidien dans les mensonges. Oreste et Electre se retrouvent, mais ce couple constitué du frère et de la sœur, qui dorment l'un contre l'autre, n'est pas un. Sur cette union plane l'ombre de l'inceste. Dans le contentement d'Electre à la découverte de son frère en l'Étranger on observe non seulement le vécu émotionnel complexe et multidimensionnel. Electre, très touchée par cette situation, va jusqu'à demander à son frère d'imaginer une minute, pour leur bonheur, qu'ils aient été enfantés sans mère et en le caressant avoue :

De cette masse fraternelle que j'ai à peine vue dans mon éblouissement, je forme mon frère avec tous ses détails. [...] Prends de moi ta vie, Oreste, et non de ta mère! (E, p. 615).

Elle voudrait lui remplacer la mère, elle voudrait le créer, elle voudrait rendre son frère orphelin (E, p. 615).

Quand Oreste lui pose la question sur la nature de sa haine, Electre a l'occasion d'articuler, de définir son sentiment :

Ce n'est pas que je déteste les femmes, c'est que je déteste ma mère. Et ce n'est pas que je déteste les hommes, je déteste Egisthe (E, p. 616).

Elle ne sait pas encore répondre à la question de son frère concernant la motivation :

Je sais seulement que c'est la même haine. C'est pour cela qu'elle est si lourde, pour cela que j'étouffe. Que de fois j'ai essayé de découvrir que je haïssais chacun d'une haine spéciale. Deux petites haines, cela peut se porter encore dans la vie. C'est comme les chagrins. L'un équilibre l'autre (E, p. 616).

Cette pièce n'illustre pas uniquement une conscience angoissante. En dépit de la tension qui la parcourt, la pièce procure au spectateur de nombreuses occasions de détente. Déjà le personnage de Mendiant, dieu qui commente l'action, remplaçant tout naturellement le chœur antique y constitue un exemple parlant. Les scènes où Agathe intervient sont aussi l'occasion de présenter la vie conjugale comme une comédie douce-amère. Après la présentation du cadre tragique, la deuxième scène du premier acte introduit un puissant contraste. Giraudoux y fait la satire de la justice, telle que la prétend Le Président du tribunal. C'est un bourgeois suffisant, n'hésitant pas à jouer les pontifes ridicules et demandant à sa femme de ne pas l'interrompre. L'épouse de Théocathoclès est un personnage qui vient du théâtre de boulevard. Cette femme volage a tout d'une écervelée. Jeune et jolie, elle est d'une grande bêtise. Son mari fait de grandes théories sur la justice. Agathe acquiesce sans comprendre. Dans la deuxième scène du deuxième acte, une scène de vaudeville, elle reprend le motif de l'adultère avec ses poncifs et ses sous-entendus grivois. La scène se termine en pantalonnade avec la poursuite du mari cocu, offrant aux spectateurs les moments de la détente, très recherchés dans la tension dominant la pièce.

Le personnage d'Egisthe, qui dans les autres interprétations du mythe est fort déprécié ou négligé, chez Giraudoux est « régent », le vrai responsable du pouvoir à Argos, menacée par une invasion corinthienne. Il vaut épouser Clytemnestre pour devenir officiellement roi et sauver la cité. Sa rencontre avec Le Président est chargée d'émotion :

Le Président : Seigneur...

Egiste : Tais-toi. Je sais tout ce que tu vas me dire au nom de ta brave et honnête famille, au nom de ta digne belle-sœur l'infanticide, de ton oncle respecté le satyre, et de ton déferent neveu le calomniateur.

Le Président : Seigneur...

Egiste : L'officier, dans la bataille, auquel on passe le plumet du roi pour détourner les coups d'ennemi, l'arbore avec plus d'enthousiasme [...] Tu perds ton temps, le jardinier épousera Electre... (E, p. 596).

Ainsi l'auteur fait de lui l'une des premières figures modernes de l'homme d'État peu scrupuleux sur les moyens, mais dévoué à sa cause. Et en plus, il se révèle peu à peu épris d'Electre. De cette façon, le débat sur ces deux personnages devient celui entre les deux causes qu'ils incarnent : la justice et la raison d'État. Electre ne veut rien comprendre aux motifs d'Egiste. Lui, au contraire, il comprend bien les raisons d'Electre et finit par lui promettre d'expier une fois Argos sauvée. On sait ce qu'il en adviendra. A la fin du dernier acte, Le Mendiant raconte sur scène le meurtre de Clytemnestre et d'Egiste qui s'accomplit au-dehors. Pour entamer son récit, il prend soin d'attendre, malgré l'impatience de ses auditeurs, que l'action se soit effectivement engagée. On entend les premiers cris en coulisse : « Alors voici la fin... » Et le récit commence, avec le minimum de retard indispensable à toute narration rétrospective. Le dernier cri d'Egiste : « Electre ! » Le Mendiant commente : « J'ai raconté trop vite. Il me rattrape. ». Cet énoncé si contradictoire, est très intéressant. On n'est pas rattrapé quand on va trop vite. Et pourtant le récit, au départ en retard sur l'action, coïncide à l'arrivée avec elle. Son lapsus, il est voulu, ce que prouve Gérard Genette (1982 : 485-486). Ce lapsus confirme le jeu de Giraudoux avec le spectateur ou le lecteur, suscitant leurs émotions.

Les émotions dans la version giralducienne sont très importantes car puissant dans ce mythe, Giraudoux, autrement que ses prédécesseurs, s'occupe le plus de la vengeance qui reflète une autre dimension de l'histoire. Giraudoux sort de la famille, et donne au geste d'Electre une signification plus vaste. La tragédie ne concerne seulement la famille mais le sort de toute une cité.

L'attendrissement de Clytemnestre au cours de la rencontre avec son fils, beau et souverain, à peine reconnu, se reflète dans sa question si c'est doux à vingt ans de voir une mère. Oreste parle d'un mirage de mère, veut contourner cette question. Cependant Clytemnestre arrive à mener la conversation de telle façon qu'elle gagne sa confiance et reçoit son aveu qu'il aime et respecte sa mère, qu'il l'admire (E, p. 621). L'attendrissement débouche sur la tristesse. Et pourtant ce duo d'amour et de tendresse provoque la réaction violente d'Electre qui appelle le comportement de la mère « ignoble coquetterie maternelle » (E, p. 621).

A plusieurs fois Electre analyse les causes de sa haine pour sa mère et Egisthe. Elle se pose la question si c'était qu'elle avait laissé tomber Oreste-enfant. Quant à Egisthe, qu'il dérobaient son frère son trône. Elle n'est pas sûre ayant pitié de cette grande reine qui dominait le monde, et soudain terrifiée, humble, «échappait un enfant comme une aïeule hémiplegique» (E, p. 616). Elle avait pitié d'Egisthe, cruel, tyran, et dont le destin était de mourir un jour misérablement sous les coups d'Oreste. Tous les motifs qu'elle trouvait de les haïr lui les laissaient au contraire humains, pitoyables mais

dès que les haines de détail avaient bien lavé, paré, rehaussé ces deux êtres, au moment où vis-à-vis d'eux je me retrouvais douce, obéissante, une vague plus lourde et plus chargée de haine commune s'abattait à nouveaux sur eux. Je les hais d'une haine qui n'est pas à moi (E, p. 616).

Dans le duel Clytemnestre-Electre, la mère demande d'arrêter la guerre. Electre refuse, encore une fois profitant de l'occasion pour blesser sa mère soulignant qu'elle ne veut pas être femme, qu'elle veut rester la pire ennemie de sa mère, garder le visage de la chasteté. Clytemnestre, irritée, le commente avec émotion :

Chasteté! Cette fille que rongent les désirs nous parle de la chasteté. Cette fille qui à deux ans, ne pouvait voir un garçon sans rougir. C'est parce que tu voulais embrasser Oreste, si tu tiens à le savoir, que tu l'as jeté hors de mes bras! (E, p. 618).

Clytemnestre qui voudrait garder le sang froid de la reine respectée, ne supporte pas la pression avouant sa haine pour son époux :

Oui, je le haïssais. [...] Le seul homme auquel je n'étais pas, c'était le roi des rois, le père des pères, c'était lui! Du jour où il est venu m'arracher à ma maison, avec sa barbe bouclée, de cette main dont il relevait toujours le petit doigt, je l'ai haï (E, p. 660).

Son aveu blesse fort Electre, surtout que la mère ne lui épargne pas de détails décrivant la façon dont elle se soulageait après le départ d'Agamemnon.

En succédant à Eschyle, Sophocle, Euripide, Lazare de Baïf, Pradon et Crébillon, et beaucoup d'autres écrivains, Jean Giraudoux proposait en 1937 une version modernisée du mythe d'Electre. La fille tragique qui ne peut pas admettre une injustice, ce qu'elle prouve avec un maximum de puissance et de volonté, y est confrontée à l'Egisthe, qui n'est plus coupable et jouisseur, mais un roi que transfigure au second acte la révélation de sa mission – prêt

à se sacrifier à la justice d'Electre, amoureux d'Electre. L'affrontement entre Egisthe et Electre au premier plan fait que l'intérêt se déplace du drame familial au problème de l'exercice du pouvoir où des procédés de la modifications des motivations et de la valorisation du récit primitif font dévoiler l'hyper textualité. Les émotions se manifestent fort net dans les affrontements personnels : des époux, amants, entre père et fille, beau-père et belle-fille, mère et fils, mère et fille ainsi que dans les relations entre vie privée et vie publique, pouvoir et révolution, vérité et mensonge, justice et pardon. La malheureuse fille d'Agamemnon, une vierge traumatisée par les chagrins d'enfance, dans cette véritable tragédie à l'antique mène son combat pour la justice, devenant comme Antigone « la femme à histoires ». Son auteur, conscient du jeu entre être et paraître, la vérité et le mensonge, se plaît à jouer sur les émotions de ses spectateurs et à les faire douter de l'issue des événements représentés.

L'expérience d'Electre, l'héroïne antique, fort ancrée dans notre culture, filtrée par la sensibilité de Jean Giraudoux, allie le principe de réalité et le principe de plaisir. Pour Freud le premier est une instance qui pousse le sujet à se conformer aux règles du jeu social. Le second amène le sujet à le transgresser, le désir exigeant toujours satisfaction. Dans la pièce de Giraudoux, l'effort que demande la mise en scène du moi avec ses déchirements et ses anxiétés est comme compensé par une écriture fluide et quelques sourires. Ils rendent supportables ce dévoilement incongru de la personne. Il s'exprime par des voies détournées et l'humour qui fait partie des ruses qu'il affectionne.

Selon Jacques Body, *Electre*, telle qu'il la conçoit Jean Giraudoux, sera une tragédie domestique, l'éternelle histoire des « mal mariées », Clytemnestre, Electre et Agathe (Body, 2004). Mais cette pièce comprend aussi la tragédie politique

Idéaliste, socialiste, internationaliste, elle va susciter la révolution populaire contre Egisthe, incarnation du pouvoir, ordre et patrie, priorité à l'économie (Body, 2004 : 641).

La source de la tragédie ne se réduit pas pour Giraudoux à Eschyle, Sophocle et Euripide. Il connaît *Elektra* de Hugo von Hofmannsthal, musique de Richard Strauss, *Le deuil sied à Electre* d'O'Neill (Prix Nobel 1936), les tragiques grecs représentés aux Arènes de Nîmes. A la veille de la création d'*Electre*, il explique à un jeune journaliste, Kléber Haedens, qui a su le mettre en confiance, que le fil d'action est en somme une enquête policière menée par Electre (Body, 2004 : 647). Giraudoux présente ainsi le message de la pièce :

La thèse que je soutiens dans ma pièce est celle-ci.

L'humanité par une faculté d'oubli et par la crainte des complications, résorbe

les grands crimes. Mais à chaque époque surgissent des êtres purs qui ne veulent pas que les crimes soient résorbés et empêchent cette résorption, quitte à user de moyens qui provoquent d'autres crimes et de nouveaux désastres (Body, 2004 : 648).

Cette pièce est reçue comme un chef d'œuvre, chose que prouvent non seulement les lettres de félicitations adressées à l'auteur après la première. On parle de deux logiques inconciliables opposées, d'une sorte de catharsis collective. En *Electre* toutes les familles spirituelles se reconnaissent dans les relations, chargées d'émotion, entre époux, entre amants, entre père et fille, beau-père et belle-fille, mère et fils, mère et fille. Surtout que l'auteur avoue que ses livres, au fond, sont tout simplement de faux journaux intimes, toujours avec ce sourire auquel il est difficile de résister.

BIBLIOGRAPHIE

- BODY J. (1986), *La légende et le secret*, Paris : PUF, pp. 101-136.
- BODY J. (2004), *Jean Giraudoux*, Paris : Gallimard.
- BRUNEL P. (1995), *Le mythe d'Electre*, Paris : Honoré Champion.
- EKMAN P., DAVIDSON R. J. (1998), *Natura emocji. Podstawowe zagadnienia*, Gdańsk : Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.
- GENETTE G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris : Seuil, pp. 485-486.
- GIRAUDAUX J. (1991), *Théâtre complet*, Paris : Librairie Générale Française.
- LARIVEY M. (2002), *La puissance des émotions. Comment distinguer les vraies des fausses*, Montréal : les Éditions de l'Homme, pp 20-21.
- MODRZEJEWSKA K. (2009), *L'art de la séduction dans le théâtre français du XX^e siècle*, Paris : L'Harmattan.
- MODRZEJEWSKA K. (dir.) (2009), *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*, Opole : Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego.
- STRELAU Jan (red.) (2000), *Psychologia*. Podręcznik akademicki, Gdańsk : Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.
- TEISSIER G. (2009), «L'image de la femme dans l'œuvre de Jean Giraudoux», in : MODRZEJEWSKA K. (dir.), *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*, Opole : Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego.

